



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e. — N° 4. OCTOBRE 1955.

*Souvenirs et observations
d'un vieux veneur
à travers cinquante années
de chasse à courre
au chevreuil.*

(par Monsieur H. GUYOT)

PRÉFACE

Étant depuis de nombreuses années membre du Comité de la Société de Vénérerie, j'ai donné pour la troisième fois en 1955 ma démission, en raison de ma surdité, qui m'empêche de siéger efficacement à cette Assemblée.

Les membres présents ayant refusé cette démission, notre cher Président m'a demandé de donner au Bulletin de la Société de Vénérerie quelques-uns de mes souvenirs de veneur.

Je n'ai nullement l'intention de me mettre en parallèle avec les Grands Maîtres qui ont traité avec tant de compétence de la chasse du chevreuil, je dirai simplement les difficultés que j'ai rencontrées pour arriver, à trois reprises différentes, à mettre dans la voie du chevreuil des chiens créancés sur sanglier.

Ayant chassé la bête noire dans la Nièvre de 1899 à 1902, j'ai transporté mes chiens en Berry en 1902 au moment de mon mariage avec M^{lle} Chenu et ai chassé le sanglier avec mes cousins d'Almont dans les bois situés sur les rives du Cher entre Saint-Florent et Vierzon.

En 1904, par suite du manque d'animaux, j'ai dû mettre mes chiens dans la voie du chevreuil. Mon oncle, M. Julien Chambon, avait à cette époque un équipage de chevreuil fondé en 1868 par MM. de Combes, Grangier et lui-même sous le nom de Rallye Saint-Hubert.

Vautrait au début, M. Chambon l'avait mis dans la voie du chevreuil en 1883.

J'ai couplé avec lui pendant deux saisons, ayant acheté en 1905 les chiens qui restaient de l'équipage de M. Raoul d'Anchald.

Je me suis associé en 1906 avec mon voisin et ami, M. Albert Soubiran.

Nous avons chassé ensemble jusqu'à la guerre 1939 et j'ai eu la douleur de le voir disparaître en 1941.

Difficultés de la chasse du chevreuil.

Le courre sur chevreuil est sans aucun doute la plus passionnante de toutes les chasses en raison des difficultés à surmonter.

Malheureusement, comme pour le lièvre, les veneurs sont par trop tributaires de la qualité de la voie.

Par bonne voie les chiens volent en se récriant joyeusement.

Au contraire, si la voie est mauvaise, les difficultés s'accumulent et à moins de circonstances heureuses, on est contraint de sonner la rentrée au chenil.

C'est probablement pour cette raison, que de très bons équipages de chevreuil ont abandonné cette voie pour mettre leurs chiens sur les grands animaux, à voie plus forte, à résultats moins aléatoires et à chasses plus spectaculaires. Il faut donc avoir vraiment le feu sacré pour persister dans la pratique de ce sport. Par contre, un maître d'équipage trouvera un plaisir sans égal à voir un beau travail de ses chiens, soit sur une mauvaise terre en débucher, soit au milieu du change ou au cours d'un accompagnement.

Ce plaisir sera décuplé en retrouvant chez ses élèves les qualités qu'il a recherchées par des croisements appropriés.

Observations sur la qualité de la voie.

La question du climat joue un grand rôle pour la qualité de la voie.

Dans l'Ouest à proximité de la mer, l'air est plus souvent saturé d'humidité que dans le Centre de la France.

La voie est plus plaquée au sol, les gelées sont moins fréquentes et par suite les températures de l'air et du sol sont plus égales.

Rien n'est plus mauvais qu'une terre froide et un air chaud.

Au contraire, si les deux températures sont sensiblement égales, ou si la terre est plus chaude que l'atmosphère, la voie est bonne.

La direction du vent n'a d'influence sur la qualité de la voie que par sa température par rapport à celle de la terre.

Les vents du Nord et de l'Est, étant froids par leur origine,

donnent une bonne voie, à condition que, par suite de gelée ou toute autre raison, la terre ne soit pas plus froide que leur ambiance.

Par contre les vents du Midi étant généralement chauds et le sol plus froid, la voie est mauvaise. Certains jours de gelée la nuit, avec un beau soleil réchauffant l'atmosphère, la voie est absolument inchassable, malgré le dégel de la terre, toujours par différence des deux températures. Par vent d'Ouest, l'air est souvent chargé d'humidité et la voie est très bonne, surtout s'il pleut. Cependant si un gros nuage monte à l'horizon, précédant une violente averse de pluie ou de grésil, comme cela se produit au moment des giboulées de mars, la voie est mauvaise avant la chute de la pluie mais redevient bonne après.

C'est pour cette raison qu'au cours d'une même chasse, la voie peut changer de qualité du tout au tout.

Avant une chute de neige la voie est mauvaise mais bonne quand elle tombe; il m'est arrivé de voir mes chiens charger à fond au milieu d'une tourmente de neige, rentrant à plein train dans les taillis chargés de neige, il est vrai que leur animal avait peu d'avance et était sur ses fins. Quand la voie est très mauvaise, les meilleurs chiens, en pleine curée, sont dans ma région dans l'impossibilité de la maintenir.

On persiste dans l'espoir d'un refroidissement de l'air, permettant une amélioration, mais pendant ce temps-là l'animal de chasse augmente son avance et, sauf un coup de veine, il n'y a qu'à rentrer.

J'entends dire que dans certaines régions, l'animal de chasse se fait relancer.

Depuis la dernière guerre, dans ma forêt cela ne nous arrive pas trois fois par saison. Un relancé rétablit souvent une situation qui paraît désespérée.

Avec la culture intensive actuelle toutes les terres qui doivent êtreensemencées au printemps, sont labourées avant l'entrée de l'hiver et ont reçu souvent un premier apport d'engrais.

En débucher les chiens sont arrêtés net par la traversée d'un champ labouré, ils sont obligés pour retrouver la voie de leur animal, de se porter en avant ou sur les côtés, souvent à de grandes distances soit sur un fourrage ou une céréale en végétation où la voie est chassable. Ce travail fait perdre beaucoup de temps et la voie se refroidit très vite.

Dernièrement étant en débucher sur un brocart ayant peu d'avance, l'animal était entré dans un grand champ labouré d'une vingtaine d'hectares, immédiatement les chiens sont tombés à bout de voie. Ils travaillaient très activement sur les devants sans rien trouver. Arrivés au lieu du défaut nous avons vu notre brocart à

peine à 200 mètres des chiens marchant au pas et s'arrêtant à chaque instant pour écouter.

On avait l'impression que, sur ce terrain, il savait que les chiens ne pouvaient le suivre. Si un seul avait levé la tête il pouvait voir très facilement le brocart, mais tous, attentifs à retrouver la voie, ne se fiaient qu'à leur nez.

Au bois les difficultés de suite sont bien moindres, les portées sur les branches des taillis laissent des connaissances importantes, mais si l'animal de chasse se met à suivre les allées, surtout si elles sont pierrées et les routes goudronnées, comme cela arrive souvent au moment où les brocarts refont la tête, les chiens n'ayant plus aucune connaissance ont tendance à reculer au lieu de se porter en avant.

Seuls les chiens de grande entreprise, en faisant de grands devants, peuvent sauver la situation, c'est un des rares cas où les veneurs sont dans l'obligation de porter les chiens en avant. En règle générale, si la terre n'est pas trop dure les chiens chassent très bien sur les allées et les chemins; il est rare que les chiens n'aient pas connaissance si on peut voir un volcelest.

Certains veneurs peuvent me dire que les difficultés de suite que je rencontre en débucher peuvent provenir d'un manque de finesse de nez de mes chiens.

Je puis affirmer que depuis 1904, début de la mise de mes chiens dans la voie du chevreuil, j'ai toujours recherché à me procurer des chiens ayant le plus la réputation de cette qualité.

J'ai débuté avec des Saintongeois de M. Rogatien Levesque, puis j'ai acheté des gascons de Virelade, j'ai essayé des Harriers, j'ai même pu me procurer un Briquet du Poitou, très près du pur sang français, réputé comme très fin de nez, dont j'ai tiré une portée. Aucun de ces chiens ne faisait mieux en débucher que la moyenne des chiens de l'équipage.

M. Janssen m'avait envoyé quelques chiens ces années dernières pour les mettre en curée, il y avait parmi eux un croisé Saintongeois Saint-Hubert, il était très gorgé mais, en plaine, n'emmenait pas mieux que les autres.

En 1914 au Concours d'équipages de chevreuils de Montargis, j'avais soumis le cas au Comte de Songeons qui avait organisé cette manifestation si intéressante. Il m'avait dit alors qu'il existait dans l'Orne, au Petit-Jard, chez M. du Rozier, des chiens normands dont les descendants d'une certaine chienne nommée Étincelle étaient certainement les chiens les plus fins de nez qui existaient en France.

J'ai été alors au Petit-Jard et ai pu acheter trois produits de

cette chienne. Les trois chiens ont été gardés pendant la guerre par mon vieux Piqueux qui a même donné à l'un d'eux une très bonne lice.

Lorsqu'on a pu les utiliser on s'est rendu compte qu'ils n'étaient pas plus fins de nez que les autres, mais avaient le défaut de crier sur place à bout de voie et de ce fait empêchaient les autres d'agrandir leurs retours.

A mon avis le seul remède à ces difficultés de suite est d'avoir des chiens très vites et rapides dans leurs retours, très perçants dans les défauts. Ils éviteront ainsi le vieillissement de la voie.

Le change.

Les difficultés de suite en forêt sont augmentées, par celles du change.

Elles sont bien moindres pour un équipage un peu confirmé que le forlonger. Si on a la précaution de laisser les chiens se débrouiller seuls dans les défauts, lorsqu'ils verront qu'ils sont laissés à leur propre initiative, ils travailleront en conséquence et à part quelques cas exceptionnels, ils redresseront seuls leur voie.

Au contraire, si au premier balancé on reprend les chiens pour envelopper le lieu du défaut, on court deux risques graves : en premier lieu les chiens perdront l'habitude de travailler et attendront patiemment que l'on leur redonne la voie.

De plus, si la région est vive en chevreuils, il est possible que des animaux, mis debout par le passage de la chasse, se soient dérobés. On croisera leur passage et forcément les chiens se rabattront.

Les chiens de change s'arrêteront, il y aura très probablement quelques jeunes qui empaumeront la voie, il faudra les arrêter, d'où perte de temps. De plus on risque que ces animaux effrayés continuent à marcher et s'échauffent, ce qui peut par la suite gêner considérablement les chiens de change.

Au contraire si les chiens sont livrés à eux-mêmes, et le nez par terre recherchent leur voie, ils ne s'occuperont généralement pas des animaux de change, même à vue.

La double voie.

Une des seules difficultés que les chiens ne peuvent surmonter sans aide est la double voie, c'est-à-dire la reprise par l'animal de chasse de sa voie foulée par les chiens.

Ceci s'explique très facilement, l'odeur du passage de tout l'équipage étant infiniment plus forte que celle de l'animal de chasse, même si elle est plus récente, les chiens ne peuvent en avoir connaissance. Il sera donc nécessaire de ramener les chiens sur la voie d'arrivée jusqu'à ce qu'on trouve le décrochement. Il est même possible que l'animal soit remis sur sa double.

Cette ruse, heureusement assez rare, est généralement le fait d'une chèvre.

J'ai cependant constaté que certain chien tout particulièrement débrouillard, était arrivé à redresser la voie à environ 800 mètres du début de la voie foulée.

Le même défaut peut se produire si un cavalier se trouve à fouler la voie de l'animal de chasse qui suit un chemin; c'est pourquoi il est utile, quand il y a du revoir, de s'assurer si le volcelest ne suit pas le même parcours.

L'accompagné.

J'ai entendu certains veneurs contester l'existence de l'accompagné au chevreuil.

J'ai constaté personnellement, de très nombreuses fois des accompagnés certains de brocards avec un ou plusieurs autres animaux.

Bien entendu à l'attaque, le fait est constant, jusqu'au moment de la séparation de la harde qui peut même se reformer au début du laisser courre.

Certains vieux brocards le font à plusieurs reprises, soit avec leur propre harde, ou avec d'autres animaux rencontrés au cours de leur chasse.

Ce qui se produit le plus souvent, c'est le fait qu'ils mettent debout à leur passage des animaux de change, les poussent devant eux et reviennent en arrière, espérant ainsi que les chiens continueront sur le change. J'ai constaté aussi souvent que, si on attaque une chèvre avec son chevrillard et que les chiens adoptent ce dernier, la chèvre côtoie continuellement la chasse et se livre aux chiens pour sauver son enfant. Comme elle se trouve également échauffée, les chiens de change peuvent être trompés, et il m'est arrivé de voir la chèvre portée bas au lieu du chevrillard, surtout si ce dernier est une femelle.

En général, les chiens de change convaincus se débrouillent très bien au cours d'un accompagné.

Le 8 mars dernier nous chassions un très grand brocard très

reconnaissable avec ses grands bois (0,25 m) dont la perche récemment dépouillée était rouge.

Nous venions de rentrer en forêt après un petit débucher, étant sur une allée la chasse venant dans ma direction; je vois sauter une chèvre accompagnée d'un brocart moyen, puis immédiatement derrière mon animal de chasse, les chiens suivaient de très près; m'étant porté à une autre allée, la chasse est revenue droit sur moi. J'ai vu alors très nettement les trois animaux toujours dans le même ordre, les deux chevreuils de change ont reculé sur moi, traversant l'équipage qui n'était pas à 50 mètres derrière, tandis que le vieux brocart continuait tout droit, sautant l'allée sous le nez de mon cheval. Tous les chiens sont passés sur lui en criant à pleine gorge, seuls deux jeunes ont suivi les deux autres animaux et ont rallié du reste très vite. Le grand brocart était pris environ une heure et demie après, mais il avait tenu quatre grandes heures d'une chasse très vite.

Le 31 mars 1927, nous attaquions sur la rive droite du Cher une harde de six animaux composée de deux brocards et de quatre chèvres ou chevrillards. L'un des deux brocards était un animal énorme avec une tête superbe. On le fit adopter très facilement. Après avoir fait une randonnée de près de deux heures dans une autre partie de la forêt, il revenait à son lancé et retrouvait sa harde qui s'était arrêtée en bordure de plaine; les six animaux partirent ensemble dans cette plaine pour rejoindre un autre bois situé à quelques centaines de mètres.

Arrivés au milieu de la plaine un matin les prit à vue et les fit retourner au bois d'où ils sortaient.

A ce moment les six animaux se séparaient pour rentrer au bois, par hasard l'animal de chasse s'est trouvé entrer au bois à l'extrémité la plus éloignée de la voie d'arrivée.

L'équipage sortait en plaine à ce moment, empaumait gaiement la voie et avait tous les animaux à vue.

Les chiens devaient donc croiser la voie des cinq autres avant de rentrer sur leur brocart.

Nous étions six cavaliers à les regarder.

Pas un seul chien n'a hésité et tous ont continué sur l'animal de chasse qui était porté bas moins d'une heure après, c'était le 48^e hallali de cette saison.

Ceci prouve une fois de plus que les chiens ne font aucune attention aux animaux qu'ils peuvent voir et quand ils sont sur une voie ne s'occupent pas d'autre chose.

Il n'en est malheureusement pas ainsi si on reprend les chiens pour leur faire refaire des retours.

Le bat l'eau.

Je dirai très peu de chose sur cette difficulté :

Le Cher longeant la forêt sur les 30 kilomètres de sa longueur, il arrive fréquemment que les animaux traversent cette rivière très large, au courant très rapide pendant l'hiver et où les crues sont fréquentes.

Si on a la chance que l'animal prenne l'eau près d'un pont, on côtoie la rive d'arrivée en descendant, dans l'espoir que l'animal de chasse aura été rejeté sur le même bord par le courant, puis si on ne trouve rien on passe sur l'autre rive.

Par contre si le pont est éloigné, souvent de 4 à 5 kilomètres, il faut avoir beaucoup de chance pour pouvoir reprendre la voie, si l'animal a traversé et repris la plaine de l'autre côté, la voie est vieille souvent de plus d'une heure.

Il m'est arrivé souvent de voir des animaux se laisser descendre au courant pendant plusieurs kilomètres et se remettre dans un îlot au milieu de la rivière, c'est forcément à quelques rares exceptions la retraite manquée.

D'autres fois on a la chance qu'un animal fatigué se remette sur un bord, alors relancé il retraverse immédiatement; lui ne perd presque rien sur la traversée de la rivière, mais les chiens balayés par le courant sont invariablement rejetés sur le même bord lorsque le niveau de l'eau est élevé.

Il m'est arrivé en 1932 d'avoir un animal sur ses fins qui a traversé la rivière cinq fois, se remettant à chaque fois sur la rive dans les saulières.

Le pont le plus rapproché était à 4 kilomètres. J'ai été obligé de couper l'équipage en deux, laissant un cavalier sur chaque rive.

A la dernière traversée, j'étais certain que mon chevreuil était resté sur le bord dans une saulière, ayant dans la plaine un champ où le revoir était facile. Les chiens ne le retrouvent pas. J'ai fouillé personnellement ce fourré, je l'ai alors aperçu au milieu d'une cépée avec plusieurs chiens près de lui qui n'en avaient aucune connaissance. Bien entendu il n'en est sorti que pour mourir.

Ce fait qui peut s'expliquer à la rigueur par le refroidissement de l'animal par la traversée de l'eau, se produit aussi bien sans bat-l'eau.

(A suivre.)